

N° 4. — 1<sup>re</sup> ANNÉE.

JANVIER 1917

20 centimes

---

---

# les tablettes

---

---

**SOMMAIRE :** Des vérités, *Gérard de Lacaze-Duthiers* -- Tablettes : Et nos enfants ?..., *Claude Le Maquet* -- Noël 1914, *Henri Guilbeaux* -- Images, *Frans Masereel* -- Au lasso, échos -- Réflexions d'une étrangère sur le quartier ouvrier de Carouge, *L. de Wiskovatoff* -- Livres et Revues, *C. L. M. Les Tout-Petits*, *Horace Thivet* -- Dessins de *Poucheton* et *Frans Maserel*.  
Gravure hors-texte de *Frans Masereel*.

**CONDITIONS D'ABONNEMENTS.** — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr.  
Adresser les mandats à *CÉCILE NOVERRAZ*, 23, rue des Bains, Genève — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse avec la suscription : *les tablettes*.

## Des vérités

*Les écrivains de tout acabit qui passent aujourd'hui pour représenter le génie et la pensée ont changé la « valeur » de la littérature; celle-ci n'est plus qu'un balbutiement de choses mortes. Elle ne dit plus rien à nos cœurs, elle ne parle plus à notre esprit. Une fausse tradition s'est substituée à la tradition de l'art vrai. L'idéal de la littérature a été perdu de vue. Ce mot est synonyme de mercantilisme. Le battage et le bluff se sont substitués au génie. La mort s'est glissée dans le livre avec toutes ses conséquences. Le ramollissement s'est emparé des cerveaux incapables de penser. Le néant a été propagé, entretenu par la littérature. Les nobles esprits qui la maintiennent malgré tout sur les hauteurs sont restés des incompris pour la foule. La faillite de la pensée a été proclamée par les sauvages de la politique et du sport. Les bas intérêts qui résultent d'une conception étroite de la vie ont accaparé les masses. Désormais, loin de tout idéal, loin des penseurs et des artistes, celles-ci poursuivent un rêve d'égoïsme stérile. Avant de réveiller dans les esprits la conscience de la beauté, il faudra beaucoup de temps.*

*La plus noble attitude, pour l'écrivain sincère, c'est de poursuivre son rêve dans la solitude, sans oublier le peuple pour lequel il écrit. S'isoler dans la solitude n'est pas s'isoler du peuple. On peut écrire pour le peuple, et ne pas penser à lui : c'est ce que font les écrivains dits populaires, qui ne poursuivent que sa ruine en lui inculquant le poison de leur littérature avariée. Penser au peuple, c'est souvent écrire contre lui, contre ses préjugés et ses vices. On s'isole pour mieux se rapprocher de l'humanité, et non pour l'oublier, ce que font tous les prétendus artistes de tour d'ivoire. L'isolement n'est que momentané : il est pour le penseur le prélude d'une action féconde et utile. Son œuvre, conçue hors des préoccupations mesquines, de la vaine agitation entretenue par la politique, a plus de chances d'être utile au peuple que celle qui flatte ses instincts.*

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

Extrait du « Rôle de l'Écrivain », article paru dans *l'action d'art* du 10 mai 1913.

## Tablettes

### ET NOS ENFANTS?...

En ces temps d'héroïsme obligatoire et de fausse virilité, l'homme s'expose au ridicule qui conserve des goûts simples, trouve son compte dans les saines satisfactions, ne perd rien de ses facultés affectives et n'aspire à jouer dans la vie, d'autre rôle que celui pour lequel il est réellement fait.

On est arrivé à convaincre des hommes naïfs et bons de l'utilité de leur sacrifice pour la cause de la civilisation. Ils ont délaissé leur famille et leur labeur et se sont affublés de l'habit et de l'âme des héros. Mais ils eussent sans doute mieux servi la civilisation en restant attachés à leur travail et en ne se privant pas, pour aller conquérir la gloire, des douces joies que leur procurait une humble vie.

Et puis, il y a tellement de héros aujourd'hui, que c'est presque un courage de ne pas l'être et qu'il est en quelque sorte bienfaisant de rencontrer un homme tout bonnement humain. Ça repose et ça permet de mieux « tenir ». C'est comme une oasis dans l'aridité de notre époque où toutes les volontés sont tendues vers le même but.

Pour ma part, je dois déclarer que les beautés tant chantées de la présente lutte n'ont pu me donner l'âme vaillante de mes contemporains. La lyre des glorificateurs de la guerre ne me dit rien. La gloire ne me tente pas. Je ne suis pas fait pour le carnage et au risque d'encourir les railleries des braves qui n'ont rien à braver, j'avoue ne me sentir d'autre vocation que la vocation paternelle.

Oui, je ne suis qu'un brave homme de père que la magie des grands mots n'a pu ensorceler et qui n'a pas cru devoir confier les êtres qui lui sont chers à la munificente sollicitude gouvernementale, entraînant pour la femme les douces perspectives du swating-system ou de l'usine de guerre et l'abandon des enfants à la crèche ou aux dangereux hasards de la rue.

Avant qu'on ne m'appelât à l'accomplissement du prétendu devoir, j'en avais conçu un bien plus sacré que rien ne pouvait me faire désertir. Et en constatant aujourd'hui l'enseignement fâcheux que constitue pour nos enfants tout ce qui parle de la guerre, je me félicite d'être de ceux qui l'ont choisie pour seule ennemie dans la lutte actuelle.

\* \* \*

Les soldats ne sont pas les seuls à combattre. Nous combattons, nous aussi, mais nos buts de guerre (si l'on peut dire) ne sont pas les mêmes. Il y a hors de la mêlée d'importantes victoires à remporter. Entre toutes, la moindre n'est certes pas de préparer nos enfants à la création d'un état de choses d'où seront bannis les tourments que nous éprouvons.

La nécessité de lutter, pour nous, se renforce du fait de l'autre lutte.

Ils veulent, les ordonnateurs des massacres, que tout dépende désormais de la grande saignée. Ils veulent que le monde marche d'après leur volonté. Ils veulent que les générations futures héritent de ce qui aura été édifié par leur force. Ils veulent que se perpétue le souvenir de leurs actions guerrières et que leur nom soit connu et glorifié dans l'avenir.

Nous, nous voulons que rien ne subsiste de ce qu'aura produit le fléau. Belle libération que celle qu'on veut nous imposer par la force et qui nécessite l'entretien de la force!... Nous voulons faire des hommes nouveaux, affranchis de l'influence d'un passé sanglant, pour que ces hommes renouvellent le monde en transmettant leur volonté aux événements.

Nous devons surtout, pour cela, ne pas abandonner la jeunesse à l'influence des hommes et des événements actuels. Ce n'est pas une petite tâche que de rendre les enfants à eux-mêmes afin que la génération de demain ne soit pas la copie de celle d'aujourd'hui. Nous devons alors nous y atteler avec plus d'ardeur. L'enfance est notre seul espoir. Nous n'attendons que d'une éducation saine et neuve, l'établissement de quelque chose de meilleur sur la terre.

Nous ne pouvons compter sur le reste d'humanité bancroche, alcoolique, syphilitique, abruti, brutale qui va nous revenir des tranchées pour rénover le monde. L'immense pitié que nous ressentons pour ces malheureux, frappés de déchéance physique et morale, ne peut nous empêcher de les trouver inaptes aux conquêtes salvatrices.

\* \* \*

Malgré la censure, nous avons été informés de l'activité courageuse et bienfaisante d'instituteurs français. La Fédération des Institutrices et Instituteurs de la Seine manifeste un esprit des plus encourageants. Il existe aussi un vaillant organe d'instituteurs, l'*École de la Fédération*, qui mène l'humain combat. En Allemagne, les étudiants ont voté des ordres du jour condamnant la haine et la préparation militaire pour les jeunes. Ici, en Suisse, les éducateurs sont aussi de sûrs amis du progrès.

Récemment, à l'Institut J.-J. Rousseau, dans une réunion de la Ligue Populaire de l'Education, nous eûmes le plaisir d'entendre des institutrices et des instituteurs parler de leurs expériences éducatives en ce qui concerne la valeur morale du jeu. A lui seul, le résumé de la discussion prendrait trop de place dans cet article. Mais il faut dire quel grand amour de l'enfance, quelle noble conception de leur rôle, quelles préoccupations élevées ont révélé les éducateurs qui prirent part à la discussion. C'est à cette assemblée que fut voté à l'unanimité des assistants le vœu suivant qui a déjà fait le tour de la presse genevoise :

« Afin de ne pas développer chez l'enfant des sentiments belliqueux, la Ligue Populaire de l'Education engage vivement les parents à ne pas acheter et à ne pas recevoir pour leurs enfants des jouets rappelant la guerre ».

Nous voyons que les éducateurs sont en général soucieux de travailler au bénéfice de l'humanité. Mais le bien de l'humanité n'entre pas dans les desseins de l'Etat. C'est pourquoi les instituteurs ont du mal, amarrés qu'ils sont à leurs programmes, à faire jouer leurs neuves conceptions. C'est donc le devoir des parents de s'unir entre eux afin d'appuyer les efforts des bons éducateurs et de constituer pour ceux-ci une garantie. L'organisation n'est guère conçue que pour la défense d'intérêts matériels. Elle nous intéresserait bien plus si elle visait à des buts moraux. Il est inouï de penser que les parents ne songent même pas à exercer un contrôle sur l'éducation qui est donnée à leurs enfants. Est-ce parce que celle-ci est octroyée gratuitement et obligatoirement ?

Cette organisation des parents désireux de voir leurs enfants s'employer à la réparation du mal que nous avons fait est une des œuvres les plus urgentes de l'après-guerre. L'éducation ne se fait pas qu'à l'école. Les publications malsaines, les spectacles bêtes, sales, qui font l'enseignement du crime, devront être combattus avec énergie.

Il est grand temps de s'opposer au sabotage des âmes enfantines.

Des ligues de parents s'inspirant d'un tel esprit seraient favorablement accueillies par les éducateurs. Elles leur seraient une collaboration, un encourage-

ment à agir dans un sens plus large, en même temps qu'elles leur assureraient une certaine protection contre les inspecteurs enclins à se montrer plus fonctionnaires que pédagogues.

\* \* \*

Nous sommes loin, n'est-ce pas, des préoccupations du jour. Nous sommes assez peu de notre temps pour attacher un grand prix au sentiment familial. Nous nous soucions d'être des parents modèles, — pénétrés que nous sommes de l'importance de ce rôle — alors que la mode exige aujourd'hui que ces préoccupations tombent en mésestime au bénéfice de pompeuses sottises.

On nous parle des beautés de la lutte. Comme si nous ne savions pas dans le peuple ce que c'est que de lutter. Bon pour un académicien de ne voir de combat que dans les conflits sanglants et de grandeur que dans les luttes armées ! Les beautés de la lutte ? ... passionnant sujet de réflexion pour un rentier de banlieue occupé à peindre ses volets...

CLAUDE LE MAGUET.

## Noël 1914

Pour Claude Le Maguet.

Le gel durcit l'acier bleu du ciel,  
le soleil transfigure la nature squelettique,  
les débâcles hivernales semblent à jamais chûes ;  
ils fleuriront bientôt les roses jours ensoleillés.

Mais le soleil clarifie les lugubres horreurs,  
la joie qui s'évapore aggrave la nue de la tristesse,  
et le noir du deuil paraît plus sombre et plus immense,  
et le rouge du sang est plus intense et plus nombreux ;  
de leurs ténèbres sont dépouillées les ruines amoncelées,  
et demain croitrons encore sous le ciel morne les épineux  
buissons de bise.

O drue et hideuse végétation de massacres, de souffrances,  
de terreurs,  
tu te dresses plus ferme que le plus robuste édifice de fer.

Noël n'a plus sa souriante barbe d'argent,  
Noël n'a plus ses yeux doux embués d'affection paternelle,  
Noël n'a plus ses larges mains loyales et généreuses ;  
la guerre anéantit les hommes, les fées et génies bienfaisants.

Et maintenant Noël est le semeur de maux et de tourments.  
Ses maigres bras démesurés brassent les calamités,  
ses poches amples vident une diabolique monnaie de poudre et de feu,

et sous sa garde sournoise et tenace, dans les tranchées  
sont les soldats.

Mais vous les scélérats conducteurs de peuples,  
vous les guides vils tolérés lâchement par tous ceux  
qui œuvrent,  
vous les élus et les serviteurs de la ploutocratie,  
en des appartements étoffés de chaleur et de parfums,  
vous êtes devant des tables chargées de vins rutilants et  
de savoureuses victuailles,  
votre face hypocrite et dure est loin des brasiers, des  
charniers !

Sur l'Europe cavalcade un impétueux courant de folie ;  
la méchanceté, longtemps latente, brûle, universelle et  
pesamment délétère,  
et les privilégiés se couvrent de l'écharpe épaisse et  
bigarrée de leur charlatanisme.  
Ils célèbrent, bénissent, haranguent les héros.

Ouvriers, employés, bourgeois, tous à l'appel ont répondu,  
dociles.

Ils défendent non pas le sol — encore moins leur foyer,  
leur femme, leur amante, leurs enfants, leur pensée, —  
mais le coffre-fort, la haute citadelle des privilèges, la  
banque des passions viles.

Ils souffrent, ils luttent, ils meurent — nulle colère, nulle  
plainte ;  
leur chair, leur sang, leur énergie — ils l'ont donnée  
résolument.

Les uns leur disent : " la guerre est sainte, la guerre est  
religieuse.

Hors de ces massacres fleurira une neuve et forte race.

Par le sang des vigoureux jeunes hommes, la terre, enfin,  
sera purifiée,

et, glorieuse, sur la montagne de leurs cadavres s'élèvera  
l'Eglise. "

D'autres proclament : " guerre de libération, guerre pour  
le Droit, pour la Justice,

guerre pour la fraternité et la fédération des peuples,

lutte de la civilisation contre la barbarie,

Sus au militarisme ! Sus à l'impérialisme !

Le sang qui gicle engendrera une grande ère pacifique et  
prospère. "

En des appartements étoffés de parfums, de chaleur —  
les uns, les autres,

les uns, les autres se partagent boissons généreuses abon-  
dantes et délicieuses victuailles,

et les soldats tendent la tige svelte et vigoureuse de leur  
vie,

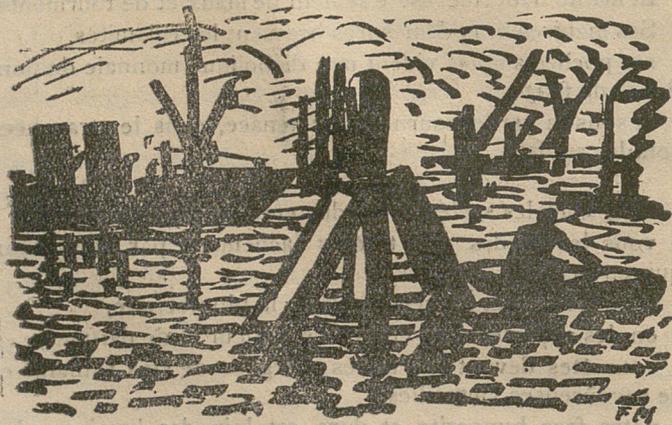
les soldats protègent le rempart des iniquités, des privi-  
lèges.

Les conducteurs vils tolérés par le peuple, calmement,  
tracent les plans des futures batailles,

et les hommes que lime le froid, que vrille la pluie suc-  
combent ;

Noël est le semeur farouche de maux et de tourments !

HENRI GUILBEAUX.



## Images

Soyez remerciés mes yeux...  
EMILE VERHAEREN.

Formes et couleurs sont là, parmi nous avec leurs trésors  
de vie et de joie. De partout, elles nous environnent, offrant  
à nos yeux émerveillés des Images ! Amis, sachons les voir.  
Donnons-nous la peine d'interroger leurs structures conte-  
nant des richesses ; goûtons la joie simple et naturelle résultant  
de l'observation naïve de chacune d'elles.

Voyons les objets qui nous environnent, la simple beauté  
de forme et de couleur des plus utiles d'entre eux et aimons  
leurs images.

Découvrons là, à nos côtés, des formes vivantes, souples,  
dont chaque mouvement peut nous révéler la vérité d'une  
beauté neuve. Insistons du regard sur les déplacements des  
lignes, sur le jeu des formes et couleurs qu'ils provoquent.

Distinguons tous les gestes familiers, intimes, qui journal-  
lement se font à nos côtés. Voyons les formes qui produi-  
sent ces gestes, voyons aussi les couleurs qui les enve-  
loppent.

Voyons la beauté du mouvement que fait le bras qui nous  
offre du pain, voyons aussi la beauté de ce pain lui-même.

Dans la rue, devant nous, un jeune homme marche d'un  
pas large et souple. Admirons la beauté de ses mouvements,  
la saine vigueur que dénote son allure résultant de l'har-  
monie de ses proportions ! C'est de la beauté qui passe, de la  
joie pour qui sait la voir.

Voyez là-bas ce carrefour grouillant de silhouettes noires,  
cet enchevêtrement de formes fugitives ! Voyez les taches  
claires et rapides des femmes sveltes qui apparaissent et  
puis s'éclipsent ! Voyez ces mouvements, ces couleurs, cette  
vie sur l'immobilité simple et haute de cette architecture.

Et puis là, voyez ce mur couvert d'affiches aux teintes  
éclatantes. Oh ! ce jaune à côté du violet et le noir du vête-  
ment de l'homme qui lit les réclames ! Et le rouge de celle-ci  
exaltant le vert de cette autre ! O couleurs ! O joie ! Et  
l'afficheur dans sa blouse blanche, et le rouge brique de sa  
main sur son échelle vert émeraude !

Et là, remarquez vivement la beauté de cette machine  
trépidante, la puissance ou la grâce de sa forme ; chaque  
partie qui la compose possède aussi sa beauté propre.

Oh ! Voyez ce continuel passage, ce va et vient d'images.

Et encore ! Voyez sur la route large arriver cet attelage de  
puissants chevaux roux. Oh ! amis, contemplons la force su-  
perbe de ces bêtes et suivons d'un regard rapide le jeu des  
muscles sous la peau rutilante... et les gestes de l'homme  
qui conduit gaiement du haut de son siège, et aussi le  
chien qui gambade sous le poitrail des chevaux ; avec quelle  
aisance il bondit vers leurs naseaux fumants.

Et plus loin, hors la ville, voyons les terres violettes, les  
champs dorés, les prés verts.

Approchons-nous religieusement et examinons chaque  
plante, chaque herbe, chaque fleur, chaque vie. Apprenons  
des fleurs la beauté des contours, l'harmonie des couleurs  
éclatantes. Voyons les taches gaies qu'elles font dans l'en-  
semble. Quelle joie de comprendre le dessin exact de la  
moindre graminée ou la couleur intime de la plus humble  
fleur ! Voyons le roseau svelte se mirer dans l'étang clair.  
Voyons aussi dans l'étang la grâce des petits poissons qui  
nagent à sa surface.

Amis ! Voyons, apprenons à voir tout ce qui est dans la  
nature et aimons les images qu'elle nous prodigue. C'est  
une joie, nouvelle pour beaucoup d'entre nous, que je vous  
propose. Les spectacles les plus beaux sont à notre portée ;  
voyons-les.

Amis ! Créons-nous cette joie saine d'ouvrir les yeux et  
de voir.

FRANS MASEREEL.



## AU LASSO

### Un réfractaire

Le jeune Fivaz, des Jeunesses socialistes, vient d'être condamné par le Tribunal militaire, à trois mois de prison avec sursis et deux ans de privation de ses droits civiques, pour avoir refusé le service militaire.

Nous saluons ce vaillant camarade pour avoir osé l'acte de véritable antimilitarisme. Il semble qu'il y ait depuis peu une sorte de contagion de courage chez les Jeunes socialistes suisses.

Profitons de la circonstance pour féliciter le camarade Fivaz père d'avoir inculqué d'aussi nobles idées à son fils.

### Les ceusses de l'élite

"Je commence déjà à prendre un caractère de terrassier : brutal, hargneux et bête". Ainsi s'exprime, dans une lettre adressée à ses parents, un jeune prisonnier, interné dans un camp de représailles, en Brandebourg.

Comme c'est malheureux !... Un petit monsieur si "comme il faut" !... Déplorons la perte de tant de distinction, de douceur et d'intelligence (?)...

Oui, mais, jeune gommeux, si vous deviez vous passer tout d'un coup de ces méprisables "boulots" au caractère brutal, hargneux et bête, toute votre distinction, votre douceur et votre intelligence seraient bien impuissantes à vous procurer le confort dont vous jouissez en temps de paix. Vous seriez alors bien empoté, et bien pitoyable serait votre mine...

Ohé ! les "terrassebales" !... il serait temps de ne plus couper dans le panneau de l'union sacrée. Un coup de pic "brutal" là-dedans !...

### La bande des épiciers

On signale l'existence d'une bande organisée qui, profitant de la période troublée que nous traversons, se livre à la fructueuse pratique du système *D*. Les malandrins dont il s'agit possèdent boutique et arrière-boutique, où sont entassés des produits alimentaires. Et, sous prétexte de commerce, ils détroussent les ménagères qui viennent chez eux acheter des comestibles. Voici comment ils opèrent :

Il est décidé que tel produit de première nécessité sera déclaré inexistant. Les clientes se présentent chez l'épicier pour faire leurs emplettes. Et, à toutes celles qui demandent le produit en question, il est répondu par le bref et péremptoire : "Yenapas !", prononcé, toutefois, d'un ton miséricordieux. Les pauvres ménagères s'affolent et courent de boutique en boutique : "Yenapas ! Yenapas !"

Alors, elles "s'arrangent", les pauvres femmes. C'est-à-dire qu'elles combinent et calculent pour que le mari (qui n'aime pas s'occuper de ces choses-là et n'entend pas, au surplus, changer ses habitudes), ne s'aperçoive pas — et cela sans que le budget en souffre outre mesure — de la crise alimentaire.

Je ne tenterai pas de montrer l'héroïsme déployé par les ménagères dans cette lutte sourde, soutenue et d'apparence mesquine. Les esprits sont actuellement trop peu préparés à reconnaître la valeur de ce qui ne possède pas le clinquant et l'allure.

Mais, tour à tour, d'autres produits viennent à manquer. Et, de temps en temps, on annonce un nouvel arrivage de ceux qui faisaient précédemment défaut. Les ménagères

heureuses viennent alors pour se faire servir. Seulement, l'épicier annonce une hausse considérable du prix de la marchandise.

Et ce petit trafic recommence par intermittence. La bande des épiciers opère ouvertement et semble assurée de l'impunité. Nous croyons qu'il s'agit d'une association internationale, car de semblables exploits sont signalés dans tous les pays.

### Mélange sucré

— Nous sommes autorisés à démentir le bruit selon lequel il serait question de poursuivre, pour abandon de famille, tous les étrangers qui, ayant des enfants, ont néanmoins répondu à l'appel de mobilisation de leur pays.

— Pour rassurer quelques camarades qui s'étaient inquiétés du sort de Wintsch, disons que celui-ci est en très bonne santé. Il est encore indemne de toute blessure, depuis qu'il occupe son poste dans sa tranchée de la *L. F*. Son amour-propre lui-même n'a pas encore été atteint. Ajoutons qu'il est disposé à aller jusqu'au bout... de son ignominie.

— On sait que M. Jean Sigg, conseiller national et député genevois, faisait partie de la délégation suisse qui se rendit récemment à Paris. Le programme de la réception comprenait une visite aux Invalides. Afin de ne pas être accusé d'un geste anti-socialiste, M. Sigg nous demande d'expliquer que s'il s'est découvert devant le tombeau de Napoléon, ce n'était pas pour témoigner du respect au plus grand militariste de tous les temps, mais simplement parce qu'il avait trop chaud. Certains répondront que si ça le faisait suer, il n'avait qu'à s'en aller.

— Les opinions sur la guerre d'un certain M. G. D. nous sont tellement désagréables, que nous nous permettons de lui conseiller la lecture d'une brochure, dont l'auteur a, comme par hasard, les mêmes initiales que lui. Cette brochure, très susceptible de modifier son point de vue, porte comme titre : "Les travailleurs et la Patrie".

— Un ami nous soutient que les connaissances musicales de M. Willy sont absolument nulles et qu'en fait de musique il nous la fait à la chanson. Comment peut-on affirmer pareille chose ! Non seulement M. Willy est un musicographe distingué, mais il convient de rappeler que M. Willy est aussi compositeur. — ? — Oui, voyons, les dragons de Gauthiers-Villars !...

— Un quidam nous écrit pour nous dire que le parapluie qu'il a trouvé au café de la Couronne — parapluie pure soie dont le manche est orné d'une bague d'or — ne devait certainement pas appartenir à un permanent de syndicat. Ce n'est pas en gagnant 250 francs par mois qu'on peut se payer un aussi luxueux parapluie, ajoute-t-il.

### La pitié de la foule

Deux ouvrières causent dans un atelier de couture :

— Viens-tu, ce soir, voir les grands blessés ?

— Ah ! non ! il fait trop froid, en cette saison.

— Viens donc, on rigolera...

Et dire que certains anarchistes s'enthousiasment de voir tant de monde au passage des grands blessés, trouvant là une justification des espoirs qu'ils fondent sur la masse.

On peut d'ailleurs se faire une idée des sentiments qui agitent cette foule au passage des grands blessés allemands, où il n'y a presque personne, et où des cris d'hostilité ont été poussés.

... Depuis deux ans, on nous raconte que pour sauver le pays, il faut se taire. Tout le monde s'est tu en France... Et les Allemands n'ont pas bougé de Noyon.

ROUX-COSTADAU.

(Chambre des Députés).

## Réflexions d'une étrangère sur le quartier ouvrier de Carouge

La rue est triste : les rangées des hautes maisons semblent barrer le ciel aux gens qui habitent ces mornes casernes. Cette couleur gris ardoise des maisons accable l'œil du passant. Pas de vert, pas de place ensoleillée ! Des pierres grises ou ocre et la boue épaisse sur le pavé.

Voici le pont sur l'Arve. On y respire plus à l'aise. Une échappée sur le ciel libre. Les montagnes de neige sur un ciel délicatement bleu, strié de rose très pâle. La rivière aux eaux glauques s'en va gaiement entre les berges vertes d'un côté et grises de l'autre. Le Salève d'un gris violet domine le paysage. Des cheminées hautes et noircies se dressent, mélancoliques, dans ce ciel si doucement bleu.

Le pont traversé, c'est la misère d'un quartier ouvrier... Des rues sales, la boue colle sur le trottoir, des maisons délabrées et laides aux portes tachées de fange, d'où l'on aperçoit des escaliers puants. Pas d'air, pas de lumière. Les murs suent l'humidité et la crasse. Voilà des taudis où la tuberculose, la diphtérie ont un bon terrain pour se développer largement. Une bâtisse très haute, très laide s'élève dans la rue. Elle occupe une grande étendue de terrain et sa laideur règne comme une implacable destinée de malheur sur ce pauvre quartier. Elle écrase la joie par son affreuse laideur. Et l'homme, la femme ou l'adolescent qui regarde tous les matins ce sombre édifice finit lentement par développer dans son âme lasse un sentiment de haine, de révolte contre ceux qui le forcent à vivre à l'ombre de cet ignoble dévorateur des vies jeunes et fortes. Il se demande au nom de quel droit il doit peiner pour ceux qui vivent dans des maisons aux larges fenêtres qui boivent la lumière, l'air pur des jardins, des rues propres et claires et qui se croient quittes envers lui, en payant à peine son pain de tous les jours.

Faut-il que dans un pays qui se flatte d'être démocratique, la différence entre le quartier des riches, des bourgeois et le quartier des pauvres, des travailleurs, soit si grandement marquée ? Il est certain qu'un ouvrier qui gagne cinq francs par jour ne possède pas suffisamment le goût du luxe pour désirer vivre dans une maison de Florissant ou des Tranchées, mais il est tout naturel qu'il prétende à l'air salubre, à la propriété, à la lumière, à un jardin où ses enfants trouveraient un abri sain pour leurs jeux, loin de l'influence malsaine des rues, des places publiques. Lui, ce travailleur qui donne sa vie, sa force pour contribuer à la vie riche, confortable et même somptueuse d'un industriel n'a pas même un logis sain pour sa famille et vit dans les énormes casernes sans grâce, sans lumière, tristes, d'une désolante laideur. Il vit là comme dans une fabrique. Et quand il revient las de son travail abrutissant, il n'a pas la bienfaisante vision d'une maisonnette propre et claire, aux fenêtres qui regardent un coin de verdure ou un pré borné au loin par un parc ou un bois. Il entre dans un sombre taudis et ne voit devant lui que ces mêmes fabriques, ces mêmes écœurantes visions.

Pourquoi bâtir ces sombres casernes ? Pourquoi

entasser les familles ouvrières dans ces bouges à microbes ? Vous cherchez bien à vous loger confortablement, de préférence à l'air pur, loin des centres industriels, vous qui avez la facilité de voyager, de partir en été pour la montagne. Raison de plus pour les ouvriers, qui restent toute l'année dans leur quartier, d'avoir un logis sain et gai. Pourquoi les familles des ouvriers doivent-elles vivre dans des conditions non seulement tristes, mais dangereuses pour l'hygiène publique ? Je ne puis admettre que les riches qui vivent dans de vastes maisons, au milieu de parcs superbes, puissent respirer librement en ayant connaissance de la misère de la classe ouvrière, de cette classe qui contribue jour et nuit à leur bien-être, à leur confort, à leur luxe. Que chacun de ces riches ait la conscience nette de son devoir envers la classe des exploités et alors bien des choses dans la vie sociale changeront (1). Et alors seulement les riches, les favorisés qui vivent dans les palais où les senteurs de fleurs exotiques flottent dans la chaleur tempérée des salons somptueux, auront le droit de parler du *Droit*, de l'*Humanité*, de la *Culture*, de la *Fraternité*... Mais tant qu'il existera des rues, des quartiers ouvriers, à l'ombre accablante des bâtisses aux hautes cheminées fumantes ; tant qu'il existera des casernes hideuses où grouillent des familles mal nourries, mal vêtues, aucun de ces riches ne pourra prétendre au titre de libérateur ou de défenseur du *Droit*, de l'*Humanité*.

Ils oublient, dans leurs fastidieux discours et leur existence d'exploiteurs la misérable condition de leurs bienfaiteurs dans l'immense travail social. Sans honte, comme sans fierté, ils acceptent les sacrifices de leurs frères moins fortunés et vivent aux dépens de la détresse, de l'effort ingrat des parias. Ils protestent contre la violation du *Droit*, contre les atrocités des barbares. Mais le *Droit*, ils le violent tous les jours ; les atrocités, ils les commettent tous les jours, dès le matin, en se mettant devant la table couverte d'argenterie massive, de nappes éblouissantes, de fleurs suaves dans des vases de cristal (ces fleurs, payées à prix d'or et flétries rapidement à la chaleur lourde des salons), en fumant des cigares de havane, en savourant les vins capiteux ou en payant à leurs femmes ces chapeaux dernier cri qui coûtent autant que deux mois de pension d'une ouvrière. Et ces femmes mondaines qui pleurent à la vue d'un interné, passent indifférentes devant ces taudis ignobles où vivent les ouvrières, aussi jeunes qu'elles et qui ont aussi l'amour des choses jeunes et jolies. Mais le sort implacable force celles-ci à peiner au travail dans l'atmosphère épaisse et malsaine de ces casernes, où leur fraîcheur s'en va rapidement et où les choses jeunes et jolies s'enfuient, n'étant qu'un rêve pour ces pauvres ouvrières, occupées à embellir la vie de ces mondaines inconscientes et fières de leurs richesses, de leurs parures et qui passent indifférentes devant la misère de ces quartiers de travailleurs...

L. DE WISKOVATOFF.

(1) Le devoir des riches, chère Madame de Wiskovatoff, c'est de ne plus être des riches. Les choses dures que vous leur dites, n'en conservent pas moins toute leur force et toute leur valeur.

## Livres et Revues

*demain*, « pages et documents, » 28, rue du Marché, Genève.

La grève des typos avait empêché de sortir le numéro de novembre de cette revue. Elle vient de paraître contenant deux numéros en un seul : novembre et décembre.

*demain* finit sa première année. On peut dire qu'il a tenu ses promesses. Malgré les attaques les plus perfides et les plus venimeuses insinuations, il ne s'est jamais écarté du but poursuivi. L'intérêt de cette revue n'a jamais baissé pour ceux dont la raison et les sentiments ont été assez forts pour résister à l'ouragan de folie et à la contagion de reniement qui ont causés de si grands ravages depuis que les peuples s'entre-saignent.

*demain* a pu réunir comme collaborateurs des représentants les plus en vue de cette élite qui met au service du bien son intelligence et son talent. Quelques noms : Romain Rolland, Selma Lagerlöf, Paul Birukof, P.-J. Jouve, Horace Traubel, Ellen Key, Dr Auguste Forel, etc.

Ces deux numéros de novembre et décembre brochés en une seule publication, contiennent un riche sommaire. Citons : le bel article « Aux peuples assassinnés », de Romain Rolland, qui s'élève toujours plus audessus de la mêlée ; « La supplication des mères », d'Ellen Key ; « Emile Verhaeren », de A. Lunatcharsky, dont la voix puissante résonne à nouveau pour moi lorsque je lis dans *demain* la magnifique conférence qu'il fit à la Salle centrale ; « Les féroces héros de l'arrière » du Dr Aug. Forel ; des « Propos actuels » toujours mordants, vivants, judicieux, d'Henri Guillebeaux ; enfin un beau bois gravé de Frans Masereel.

Recommandons la lecture de la *Voix des Jeunes*, organe de la Fédération romande de la Jeunesse socialiste.

Signalons dans le n° 6 l'article d'Humbert-Droz, sur le réfractaire Fivaz ; la reproduction d'une partie du dernier discours de Jaurès, prononcé à Lyon et établissant la responsabilité de tous les Etats dans la présente tuerie ; la « Déclaration d'un anarchiste polonais sur la « libération » de la Pologne ».

Rédaction de la *Voix des Jeunes* : J. Humbert-Droz, *Sentinelle*, La Chaux-de-Fonds.

*par-delà la mêlée*, cité Saint-Joseph, 23, Orléans.

Armand, qui est un des esprits les plus originaux que je connaisse, publie *par-delà la mêlée*. Personnellement, je reproche à Armand d'être un peu trop un homme de « considérations inactuelles ». Mais, *par-delà la mêlée*, qui est un journal très bien fait, lutte contre la guerre par le fait que ses rédacteurs ont conservé leur entière liberté d'esprit. Ce n'est pas une raison parce que les Allemands occupent le Nord, pour le perdre. L'éclectisme de *par-delà la mêlée* est à recommander.

*La Forge*, librairie d'action d'art de la gilde « Les Forgerons », 17, rue Edouard-Manet, Paris.

Décidément, tout n'est pas perdu. On voit les esprits se ressaisir peu à peu.

Des classifications conventionnelles avaient été faites pour établir une distinction entre les hommes d'un même pays. Nous avons les travailleurs, les intellec-

tuels, les artistes. Peu à peu, l'esprit de caste se renforçant, on finit par aboutir à ce que mon regretté maître, Paul Robin, appelait le sous-patriotisme. Vous entendez le sens péjoratif de cette expression ? Le sous-patriotisme est une aggravation du patriotisme. L'intellectuel manifestait le même sot orgueil de n'être pas un ouvrier ou l'ouvrier de n'être pas un intellectuel que le cavalier Dumanet se rengorgeant d'appartenir au noble corps de la cavalerie au lieu d'être un vulgaire marche-à-terre... Mais la guerre est venue qui a montré l'égale indignité des différents clans. Et c'est sans doute la constatation de cette humiliante vérité et le dépit qu'ils en ont ressenti, qui a fait s'unir, lors de la déclaration de guerre, tous les hommes dans la même lâcheté.

Cependant la conscience, qui s'était seulement dissimulée, peureuse, chez certains ouvriers et chez certains intellectuels, reparait. Ils fondent des journaux, ils publient des revues. Et ils communient dans le même idéal de rénovation.

Ah ! vous voilà revenus, vaillants compagnons de la « Gilde des Forgerons » ! Vous n'étiez pas, vous, de ces littérateurs qui méprisent les travailleurs ! Et c'est parce que vous les aimiez que vous ne leur cachiez point leurs vices, que vous leur signaliez leur faiblesses ! Vous voilà revenus accompagnés du sage Han Ryner.

*La Forge* contient un bel article de Han Ryner, vibrant d'amour pour les jeunes pionniers du beau et du bien... quand même ; un bon poème de Luc Mériqua. J'ai beaucoup aimé l'article « Des camarades », de Paul Desanges, et ses critiques et celles de G. de Lacaze-Duthiers. *La Forge* donne un excellent croquis de Han Ryner, par P. Larivière.

*Les Humbles*, revue littéraire des primaires, 4, rue Descartes, Paris.

Maurice Wullens, grand blessé rapatrié, fait reparaître sa revue, *Les Humbles*. Cette revue, rédigée en grande partie par des instituteurs, nous a plu. Elle contient d'excellentes choses. J'ai particulièrement goûté la « lettre aux humbles » du regretté Maurice Dalleré. Rien de poignant comme de lire cette petite note de Wullens, dans la revue des journaux, où il souhaite le retour de Maurice Dalleré. Hélas ! Maurice Dalleré tombait peu de temps après, frappé à mort, à peine de retour d'une permission. Que valent nos souhaits, que valent nos rêves !... La vie n'est pas pour nous.

Quand on a du dieu sous la peau  
On cuve ça sans dire mot

chantait, résigné, Jules Laforge.

Mais j'ai regretté de lire dans *Les Humbles* l'apologie du pitre Montéhus et ce qui m'a surtout choqué, c'est qu'on le comparât à Jehan Rictus. C'est comme si on faisait un rapprochement entre un feuilleton « populaire » d'Aristide Bruant et les pages les plus réalistes de Zola.

*Les Humbles* se sont vus interdire par la censure un numéro consacré à Romain Rolland. On m'a affirmé que le texte de ce numéro n'avait pourtant rien de bien farouche. *Les Humbles* ont alors décidé de faire paraître des « pages inactuelles ». C'est ainsi que Maurice Wullens nous donne ses « Profils de Flandre... et d'ailleurs » avec une belle lettre-préface de Han Ryner. Ces profils sont très « nature ». La sobriété est une des meilleures qualités du conteur. Cette qualité, Wullens la possède à un très haut point.

C. L. M.

## Les Tout Petits

La vie est triste, la vie est sottise, tous les sourires sont du sarcasme, tous les chants disent des mensonges ! — Plus nous allons, plus nous cherchons les raisons de rester au Monde, plus notre cœur s'emplit d'effroi, devant l'avenir fait d'inconscience !...

Depuis si longtemps nous luttons, sans jamais voir fleurir les âmes !... Tous les élans sont bas calcul !...

Que penser ?... que dire ?... que faire ?... Vouloir... sans pouvoir ! — Sentir... sans atteindre ! — aimer... sans cueillir !... Autant vaudrait ne point vivre et dans le trou béant, là-bas, se précipiter pour toujours ; autant vaudrait y courir, plutôt que d'attendre le sort, implacable et résolu, qui demain nous prendra quand même ? — Et devant ces vanités, dont notre orgueil est la mesure, on prendrait bien volontiers cette décision sinistre, si l'on ne se sentait retenu... par... quelque chose qui inquiète..., par... quelque chose qui attire..., par quelque chose qui fait qu'on aime tout en beauté, tout en douceur, si l'on ne se sentait retenu par ce monde de vivants mystères : Les Tout Petits.

\* \*

Tout comme les oiseaux de bois, qui sautillent de branche en branche, naïfs et tendres, au cœur léger, les Enfants sont un vol d'espoir, qui pour nos sens, se réalise. Nous les tenons, nous les choyons, comme un rêve que l'on caresse...

En eux, tout est félicité, bonheur, joie saine ; en eux, le vrai parle sans crainte et les chagrins sont éphémères ; en eux, l'amour n'a point de ruses et les grâces ne sont que pureté ; leur travail est un jeu et leurs jeux un travail ; leur logique est innée, ils ignorent l'artifice ; ils aiment ceux qui sont bon et craignent les méchants ; religions, philosophies, droit, sciences abstraites et grand savoir, leur sont totalement inconnus ; ils ont du bon sens et pas besoin d'esprit ; ils cherchent, ils questionnent, ils ne prétendent rien, encore moins, ils expliquent !

La Vie n'est que Sincérité, chez « les Tout Petits ».

\* \*

« Les Tout Petits » vont titubant, sur leurs jambes frêles, incertaines...

« Les Tout Petits » vont droit devant eux, sans crainte, pour les grands dangers, et si quelque chien robuste peut leur donner un grave effroi, une mouche qui vole, une feuille qui tombe, un rien, les fait passer des pleurs au rire, et leurs joues belles à croquer sont encore toutes mouillées de larmes, quand leurs beaux yeux chantent la joie !...

Le soleil, la lune, un grain de poussière sur le sol, un personnage très vénéré, ou quelque pauvre hère honteux, ils savent les toiser de leur index minuscule, sans souci des fausses convenances, et, ma foi, dans tous ces babils qui accompagnent leur geste aimable, en disent-ils moins, sur nos mystères, que tous les savants caducs...

Petits ?...

\* \*

« Les Tout Petits » sont gourmands, mais ils avouent leur gourmandise, et ce n'est pas vice après tout, car femmes et hommes, nos grands enfants, en cachette, aiment les mêmes choses !

« Les Tout Petits » font du tapage ; on les gronde pour manque de sagesse, mais aux vertus qu'on leur demande, connaissez-vous grandes personnes, beaucoup plus sages que les enfants ?

Les Tout Petits, dans leurs jeux, font des châteaux avec des cartes ; ils tracent, sur le sable mouvant, des canaux que la vague efface. De droite à gauche, de gauche à droite, dans de boîteuses charrettes, dont les harnais sont des ficelles, ils opèrent l'œuvre symbolique, dont notre inconscience ose rire ; mais, femmes et hommes, toute la journée, sous le prétexte de travail, s'amuse à faire et à défaire, pour le simple amour de l'effort, sans rechercher de résultat !

Il y aurait pour quiconque observe, bien des enseignements à tirer en voyant jouer les Tout Petits.

\* \*

Les Tout Petits, un jour, seront des grands, et ils copieront nos sottises ; de bons, ils deviendront mauvais, et leur beauté sera laideur !...

Pourquoi vouloir les initier à rééditer tous nos gestes, de manière à ce qu'ils nous ressemblent ?

Pourquoi étouffer en eux tous les germes de vraie bonté ?

Ils sont la vie, ils sont l'espérance, logiquement laissons les grandir !... Dans la forêt vibrante, où notre âme s'émeut, tous les arbres ne sont pas taillés à même hauteur et n'ont point même feuillage ; ils poussent au gré des bises, sous le bienfaisant soleil, et personne n'a jamais songé à modifier leur croissance !... Pourquoi vouloir niveler la grande forêt humaine ?

Croyez-m'en, si nous voulons que notre effort adulte ne reste plus impuissant, en face de l'universelle folie, cessons de tuer en nous le bel avenir, en corrompant les Tout Petits.

HORACE THIVET.

Paris, 4 juillet 1915.

### Souscription permanente

Boir., 1.— ; Bern. 1.60 ; Pil. 2.— ; Une révoltée, 5.— ; Mar. 0.50 ; H. G., 5.— ; Vera Slavout., 0.50 ; Un tchèque, 1.— ; Entre Nous, 2.40 ; Br., 0.50. Total. 19.50

### Des comptes

Recettes : Vente au numéro, 16,40 ; librairie, 14,50 ; 9 abonnements, 13,— ; souscriptions, 19,50.	Total. 63,40
Dépenses : Expédition n° 3 ; papier, etc.	70,20
Déficit . . . . .	6,80
En caisse au 15 décembre . . . . .	94,70
En caisse au 25 janvier . . . . .	87,90

### En vente aux tablettes

23, Rue des Bains

ROMAIN ROLLAND. — <i>Au-Dessus de la Mêlée.</i>	2 —
<i>demain</i> , pages et documents. . . . .	1 25
<i>par-delà la mêlée</i> , acrate, individualiste, éclectique (tous les quinze jours) . . . . .	0 15
<i>Les Humbles</i> , revue littéraire des primaires.	0 50
P.-J. JOUVE. — <i>Poèmes contre le grand crime.</i>	1 —

Travail exécuté en camaraderie